

Les sons du violoncelle parvenaient jusqu'à moi purs et pénétrants, quoique affaiblis, comme j'entrais dans le petit hôtel où demeurait mon maître. Au second étage, j'attendis, pour heurter à la porte, que l'instrument eût cessé de vibrer.

Le désordre de la chambre répondait à l'extérieur singulier du musicien. Schenk venait de coucher sa basse sur le lit. Du papier réglé, des plumes, de l'encre, un diapason, de la colophane, jonchaient le tapis vert d'une table. Des morceaux de musique, gravés et manuscrits, des habits et du linge, encombraient au hasard un piano droit placé entre les deux fenêtres de la pièce. J'aperçus dans la cheminée un poêlon, *proh pudor* ! où cuisait je ne sais quelle chose, car le couvercle était dessus. Ce détail culinaire, en apparence puéril, devait prendre à mes yeux les proportions d'une preuve de l'influence des choses extérieures dans les sensations que cause la musique.

Schenk, petit homme de trente et quelques années, se tenait debout, les mains sur les hanches. Ses cheveux ternes et roides, étaient hérissés comme les poils d'un chat furieux. Il regardait de mon côté et semblait ne pas me voir. Sans quitter cet air distrait, il me pria, d'un ton de voix indécis, d'aller, de sa part, prévenir une de ses élèves qu'il n'était plus indisposé...

A défaut, dans la ville, de ce qu'on peut appeler un professeur de violon, Schenk avait consenti à diriger mes études sur cet instrument. Par suite de son irritabilité excessive, je ne jouissais jamais devant lui de la plénitude de mes moyens. Il était des jours où je n'entendais sonner l'heure de la leçon qu'avec une sorte d'effroi. A chaque oubli, à chaque fausse note, et Dieu sait combien j'en faisais ! il me malmenait avec mesure d'abord, bientôt sans ménagement, et pour peu que la peur accrût ma maladresse, sa colère se déchaînait à l'égal d'une tempête ; rien n'y manquait : les éclairs partaient de ses yeux, et les coups qu'il donnait avec son poing sur sa basse ou avec ses pieds contre le mur figuraient on ne peut mieux le tonnerre. Je pleurais bien souvent, et encore aujourd'hui je pourrais montrer sur la table de mon violon les rigoles que la chaleur et l'âcreté de mes larmes y ont dessinées.

Cela ne m'empêchait pas de l'aimer beaucoup. Il tirait de son violoncelle des sons qui me pénétraient et éveillaient dans mon imagination des choses mystérieuses, féériques, d'un charme enivrant, et cela seul suffisait à l'absoudre dans mon esprit de son humeur bizarre et de

ses impatiences.

Les personnes chez qui j'allais me voyaient presque chaque jour. Susanne, leur unique fille, initiée à la musique par un vieux professeur qui, chose notable, lui avait appris quelque chose, n'était heureuse qu'à son piano. Si médiocre exécutant que je fusse, elle marquait toujours du contentement de m'avoir pour accompagner, tant bien que mal, les sonates de Haydn, de Mozart ou de Beethoven. D'autres fois, je faisais ma partie dans des trios que Schenk composait et dont il réduisait le violon à mes forces.

Je montai au premier, où se tenait habituellement la famille, et j'y trouvai effectivement le père, la mère et Susanne, autour d'un grand feu. On était en automne. Le père et la mère occupaient chacun un angle de la cheminée; la jeune fille était entre eux deux, à quelque distance en arrière, appuyée contre un piano à queue sur le pupitre duquel s'ouvrait une partition. Un jour gris estompait de molles ombres les contours de ces trois personnes dont les visages penchés accusaient des préoccupations tristes.

Il est présumable qu'on m'entendit. Pourtant on ne prit pas garde à moi, ce qui me décontenança. Je me tins debout dans un coin du salon, craignant d'être importun, n'osant pas remuer.

A un soupir de la jeune fille, le père et la mère tournèrent simultanément la tête de son côté. Leurs yeux passèrent sur moi sans se décider à me voir. « Qu'as-tu, mon enfant? » demanda la mère avec tendresse. Susanne répondit par une larme qui coula le long d'un cil et tomba sur sa joue. Le père renouvela la question, mais du ton de l'impatience. Une seconde larme étincela à l'autre paupière de la jeune fille et glissa sur l'épiderme comme une goutte d'eau sur la corolle satinée d'une fleur.

J'étais mal à l'aise, et j'eusse éprouvé du soulagement si ma présence, remarquée, eût mis fin à une scène dont j'observais les détails malgré moi. Outre cela, j'étais surpris des pleurs de Susanne que je savais gâtée par ses parents. Incapable alors de concevoir qu'un rêve contrarié suffit parfois à engendrer de mortelles douleurs dans l'âme d'une fille esclave de ses impressions, je me demandais avec étonnement, comme le père et la mère, ce qu'elle avait.

Le père, homme de haute taille, gros en proportion, d'une santé luxuriante, quitta son fauteuil et se promena de long en large. Il s'arrêta ensuite devant sa fille, et, les bras croisés, lui adressa des paroles très dures. Autant que je puis me le rappeler, entre autres choses, il lui dit : « Qu'il était navré de la voir payer d'ingratitude l'affection de parents qui l'aimaient plus qu'eux-mêmes; que l'obstination de son muet chagrin n'était pas concevable, puisqu'on allait

au-devant de ses moindres fantaisies; que si c'était son mariage prochain qui l'affectât de la sorte, elle ne balançât point de l'avouer : elle ne devait pas craindre de briser une fois de plus le cœur d'un père et d'une mère dont elle avait fait incessamment le jouet de ses caprices. » En dépit de ces âpres reproches et des caresses de sa mère, Susanne ne bougea pas. Elle était immobile comme une roche au travers de laquelle filtre goutte à goutte l'eau d'une source.

On daigna enfin m'apercevoir. Je m'empressai de dire pourquoi j'étais venu. Le père s'informa de Schenk avec intérêt, et me renvoya à sa fille pour le reste; après quoi, il sortit. La mère, de son côté, me dit qu'on suspendrait les leçons, parce que sa fille allait se marier; elle ajouta que si Susanne, à l'heure qu'il était, se sentait disposée à faire de la musique, elle n'y voyait pas d'inconvénient; qu'elle en serait même charmée, puisque cela lui procurerait le plaisir de voir M. Schenk, etc. Pendant ce temps-là, Susanne passait de l'engourdissement à une vive agitation. Le nom de mon maître l'avait en quelque sorte ressuscitée. A sa mère, qui craignait qu'une leçon ne la fatiguât, elle répliqua qu'elle se sentait mieux et qu'un peu de musique lui ferait certainement du bien.

Je rapportai ces détails à Schenk. Quand je fis mention du mariage, son œil, qui m'envisageait, s'abaissa brusquement vers le sol, et je vis la mélancolie du découragement empreindre son visage.

Je l'accompagnai...

Pour manquer de régularité dans les traits, Susanne n'en passait pas moins pour belle, tant d'ordinaire sa physionomie était vive, tant son œil contenait de choses, tant son sourire avait de grâce. Depuis qu'elle n'avait vu Schenk, elle avait beaucoup pâli; ses paupières rouges dénotaient la fréquence de ses larmes, et sa tête penchée semblait alourdie par des pensées funèbres.

A côté d'elle, Schenk faisait un contraste saillant par sa petite taille et la gaucherie de ses gestes. Ses yeux, chargés d'étincelles, sa figure anguleuse, passionnée, où la défiance et l'orgueil, et aussi parfois un souvenir ou un mot creusaient des plis profonds, n'éveillaient guère que des antipathies. Il était toujours vêtu comme un homme qui pense de l'habit ce que d'autres pensent du style, que le fond emporte la forme.